

Leurs Excellences le Général Henry Baud de Sacken et Madame Eugénie de Lavroff

Autor(en): **Besson, Ad.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **48 (1940)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-37732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Leurs Excellences

le Général Henry Baud de Sacken et Madame Eugénie de Lavroff

Au XVIII^e siècle et commencement du XIX^e, nombre de bourgeois d'Apples se fixèrent à l'étranger. Ils partirent non seulement pour la Russie, comme les deux personnages qui sont l'occasion de ce travail, mais aussi pour la Hollande, Paris, Bordeaux, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Espagne et l'Australie au temps de la découverte des mines d'or.

On pourrait supposer que la vue si étendue qu'on découvre depuis les abords immédiats du village, tout en provoquant une admiration légitime, fit désirer, en ces temps qui n'avaient pas fait connaissance avec l'autarcie moderne, de découvrir encore d'autres horizons.

Peut-être aussi, une certaine décision de caractère que j'ai retrouvée à toutes les générations, chez telles personnalités villageoises, conditionnées peut être par la situation géographique dominante du coin de pays qui fut leur berceau, doit elle aussi être recherchée comme une explication. Je n'oublie du reste pas, en écrivant ce qui précède, quelles étaient les conditions de vie des Vaudois à la fin de l'époque bernoise.

Aujourd'hui, les descendants de ces émigrés qui ont fait souche dans les nouvelles patries qu'ils ont adoptées, se rappelant parfois leur village d'origine, viennent y faire des visites,

qui sont pour eux presque des voyages de découverte, mais aussi s'informent par correspondance d'un passé qu'ils ignorent ; j'ai ainsi été en relations avec quelques-unes d'entr'elles.

* * *

C'est dans le cadre de ces réflexions que je présente le général Baud et sa sœur Eugénie qui devint madame de Lavroff par son mariage.

Je les ai nommés dans le premier volume : — « Au pied du Mont Tendre » — comme ceux de bourgeois d'Apples ayant fait, avec quelque succès, leur carrière à l'étranger ¹.

Depuis, j'ai pu me procurer à leur sujet, quelques renseignements supplémentaires et lire surtout un certain nombre de lettres de l'un et de l'autre, adressées depuis la Russie, à leurs parents restés au pays.

Les détails qu'elles donnent n'ont, je dois en convenir, rien de sensationnel, ils sont fragmentaires, se relient peu les uns aux autres, mais il y a me semble-t-il, un devoir à rappeler le nom des Vaudois qui ont dignement représenté leur petite patrie à l'étranger.

Il m'est permis de penser aussi, malgré tout ce que le présent travail a d'incomplet et je sollicite à cet égard l'indulgence de ceux qui le liront, que les choses de Russie, présentent en ce moment, un intérêt d'actualité certain, surtout quand il s'agit d'une évocation du passé, invitant instinctivement à faire des comparaisons avec la situation présente de ce pays.

* * *

La maison où naquirent les deux émigrés, encore en possession de descendants de la famille, existe toujours à Apples, à la sortie du village du côté Pampigny et restée presque exactement la même depuis ce temps déjà lointain. Quoique un peu délabrée, elle est encore une des plus jolies de la localité, avec son double perron et son toit à la française.

¹ Les ennuis d'un bourgeois d'Apples à la bataille de Fleurus, page 87.

Son constructeur fut Antoine Baud, décédé en 1794, en son temps Juge au Vénérable Consistoire d'Apples, après avoir fait, très probablement, comme d'autres membres de sa famille, un séjour à l'étranger. Il mourut célibataire ou en tous cas sans postérité. Sa fortune se partagea entre ses sept neveux et nièces, enfants de son frère Jean Baud et la maison échut à Henri Louis, le père du général, qui séjourna en Angleterre de 1762 à 1789. Suivant une tradition de famille, il remplit dans ce pays, les fonctions de courrier au service du Prince de Galles au temps de la royauté de Georges III.

Rentré au pays dans un âge voisin de la cinquantaine, il se maria avec mademoiselle Françoise Chappuis, fille de sa sœur Louise, mariée à François Chappuis Justicier à Cuarnens. Il devint ainsi le mari, en même temps que l'oncle de sa femme.

La famille de cette dernière s'est continuée à Cuarnens, elle possède actuellement l'ancien château de cette localité, qui fut celui de ses derniers seigneurs ; les « de Chandieu », puis les « de Mestral d'Arruffens ».

Quatre enfants naquirent de cette union ; Jenny ou Eugénie l'aînée, en 1791, fut baptisée Jeanne Françoise et j'ignore la raison du changement de son nom qui se fit sans doute en Russie.

Son départ pour ce pays eut lieu vers 1807 à l'âge de 16 ans, attirée par un parent, François Henri Baud, qui y était déjà fixé. Elle paraît être partie avec lui, lors d'une visite qu'il fit à Apples, étant entendu qu'elle entrerait dans une famille en qualité d'émule.

Eugénie, alias Jeanne Françoise, avait reçu une bonne éducation, non à l'école du village mais de sa mère qui, élevée à Morges par des parents du nom de Bolens, avait eu ainsi l'occasion de faire quelques études. Il paraît aussi qu'à un moment donné, un précepteur fut chargé de compléter cet enseignement.

L'établissement en Russie était certainement facilité à cette époque, par le souvenir qu'y avait laissé Frédéric César de la Harpe qui fut précepteur du Tsar régnant, Alexandre 1^{er}.

Je ne suis pas renseigné sur les circonstances du départ, l'arrivée d'Eugénie Baud, pas plus que sur ses débuts de vie en

Russie, ni même sur la date exacte de son mariage. En 1819, elle est mère de famille et devenue, suivant l'adresse qu'elle communique à sa mère : « Son Excellence Eugénie de Lavroff à Sélo Spitzin, Gouvernement de Pskof.

Son mari, Basile de Lavroff, barine, c'est-à-dire membre de la noblesse russe, grand propriétaire foncier, devait remplir des fonctions gouvernementales importantes. Il avait le grade de colonel, titre qui est parfois donné à sa femme.

Une procuration rédigée pour régler des intérêts de famille à Apples, est faite au nom de « Madame la colonelle de Lavroff ».

Ce qui sans doute l'attira vers celle dont il fit sa compagne, fut son instruction plus complète que celle donnée en Russie, aux demoiselles des hautes classes, sa beauté aussi, il reste d'elle un portrait à l'huile qui en est le témoignage et, je veux croire enfin, des qualités de cœur, de travail et d'éducation. De plus, c'était encore le temps où les rois épousaient des bergères.

Une arrière petite nièce, domiciliée à Berne, possède, avec la correspondance de madame de Lavroff et de son frère le général, les portraits à l'huile de presque toute la famille.

Sélo Spitzin est le nom d'une des propriétés de Mr de Lavroff, où sa femme séjourne pendant la belle saison, peut être parfois aussi en hiver à lire tels détails de ses lettres. Elle raconte en effet dans une de celles-ci, ses débuts d'installation après un voyage qui a dû être fort long, fait en traîneau par la neige.

Quoique nous ayons l'hiver avec tous ses agréments, écrit-elle, je ne m'ennuie point, j'ai ma fillette et puis j'ai commencé à filer, ce qui me rappelle la Suisse.

Cependant la direction d'une immense maison ne devait pas être une sinécure. Il y avait sans doute un intendant, comme dans tous les grands domaines russes mais aussi tout un personnel assez peu intéressant. On s'en doute en lisant les renseignements qu'elle donne.

Elle fait confectionner 13 rouets à filer, un pour chacune de ses servantes, afin de remplacer les fuseaux qu'elles avaient utilisés jusque là. A côté de ce contingent féminin, toute une

république d'employés le complète : un tisserand, un peintre en bâtiment, un maréchal, deux ébénistes, un tailleur ; enfin un personnel de presque tous les métiers : maçons, charpentiers, des jardiniers, tonneliers, etc., etc.

S'il y avait quelque avantage à être servi par une domesticité si nombreuse, le revers de la médaille était sérieux ; sa qualité laissait beaucoup à désirer.

Ces gens-là sont un peuple sans principes, écrit madame de Lavroff ; ils fatiguent la main qui les dirige, n'ont aucun attachement pour leurs maîtres, aucun désir de plaire, paresseux indolents. Si on les corrige, ils deviennent insolents, raisonneurs, impertinents. Ils nous verraient mourir de faim qu'ils n'auraient certainement pas pitié de nous. Il est vrai que fort peu de maîtres les rendent heureux. D'autre part, ils vivent chétivement, leurs besoins sont très limités et peuvent supporter les plus grandes privations.

J'ai toujours le cœur serré en voyant ces pauvres êtres dont l'horizon est si limité. Je voudrais leur faire du bien et cependant je suis obligée d'arrêter semblable mouvement qu'ils prendraient pour de la faiblesse, mes bienfaits les rendraient paresseux, indomptables.

La religion seule pourrait être dans ce milieu, un instrument de transformation, non point celle qui s'apparente à la superstition, mais l'Évangile qui a fait ses preuves dans les champs de mission . . .

Je note que madame de Lavroff est restée attachée à la religion protestante et suit, quand elle le peut, les cultes luthériens à l'église de Vitebsk, ce qui situe bien Selo Spitzin en Lithuanie.

Est-il exagéré de prétendre que ces détails, d'ordre social, expliquent dans une certaine mesure la situation actuelle de la Russie.

Les causes de celle-ci sont lointaines et profondes, nous le savons et tout naturellement nous rapprochons ces détails d'autres qui sont généralement connus, mais il n'est pas sans intérêt

d'en lire une confirmation dans les lettres de la fille de propriétaires d'Apples.

Madame de Lavroff eut cinq enfants ; trois garçons et deux filles. Les voici par rang d'âge : Nicolas, Basile, Marie, Anatole et Eugénie. Ses fils deviennent soldats, c'est-à-dire officiers. En 1849, Nicolas et Basile sont officiers à St-Pétersbourg et il existe un portrait à l'huile du premier en uniforme de lieutenant.

Le service militaire les éloigne d'elle, circonstance mettant, avec les années qui se succèdent, une certaine tristesse dans sa vie et la fait penser avec une grande intensité à ses parents et à son village natal.

Sa haute situation ne lui fait pas oublier ses origines, ce qui rend son souvenir d'autant plus sympathique.

* * *

Le futur général Baud partit pour la Russie en 1826, c'est-à-dire dix-huit ans après sa sœur ; né, paraît-il, après le départ de celle-ci. Cadet de famille n'ayant probablement pas la possibilité de s'établir au village, il commença des études mais qu'il ne continua pas. Après deux ans de théologie, il jeta le froc aux orties et, sans doute invité par sa sœur, s'expatria à son tour.

A Lausanne, il avait fait partie de Belles-Lettres et le « Livre d'or de cette société donne à son sujet quelques indications.

Il y est inscrit comme honoraire sous le numéro 214 et mentionne sa situation en Russie ; officier de cavalerie puis général, Préfet de Police à Grodno et enfin, Commandant militaire à Rossijény, décoré de plusieurs ordres.

Il arriva au commencement d'avril à Riga où il fut retenu quelques jours par des formalités de douane et de là partit pour Mitau, capitale de la Courlande, ville située à quelques lieues au sud de Riga où, pour le moment résidait la famille de sa sœur.

La connaissance de l'allemand lui fut utile pour arriver seul dans cette partie de la Russie où la langue germanique était

encore celle des classes dirigeantes, reste de la domination des Chevaliers Teutoniques.

On s'imagine aisément ce que dut être, sur la terre étrangère, la rencontre de ce frère et de cette sœur qui ne s'étaient encore jamais vus. Henry Baud arrivant, simple citoyen suisse, chez cette dernière devenue baronne ou quelque chose d'approchant, dans ce pays où la noblesse avait, à cette époque, une situation si prépondérante. Il fait connaissance avec tous ; ses neveux et nièce qui sont déjà trois : Nicolas, Basile et Marie, son beau-frère, un des plus beaux hommes écrit-il, qu'il ait jamais vu, une sœur de celui-ci.

Dans la lettre qu'il adresse à ses parents pour raconter cette entrevue, il a quelque peine à trouver des termes pour exprimer sa joie, son émotion, sa surprise de tout ce qu'il découvre.

Je ne sais quelle fut la durée de son séjour à Mitau, mais il dut être fort agréable dans cette maison, on ne peut plus hospitalière, ayant de plus tout le confort que peut donner la fortune. Il a des chevaux à sa disposition et les promenades qu'ils lui permettent de faire, facilitent sans doute son adaptation. Il met aussi, on peut le penser, ce temps à profit pour commencer l'étude de la difficile langue russe.

Une partie des lettres qu'il adresse à sa famille existe encore mais elles se rapportent surtout, exception faite de la première, à des questions d'affaires. Après la mort de ses parents, il hérite une partie des terres de la famille dont il remet le fermage à son frère Victor et ce sont surtout les lettres de sa sœur qui donnent des détails de sa vie en Russie.

Son arrivée dans ce pays lui réservait une déception ; il était parti dans l'intention d'être précepteur, probablement avec un engagement, mais un ukase de Nicolas Ier, Tsar depuis l'année précédente, venait d'interdire cette profession aux étrangers.

Sur le conseil de son beau-frère, Henry Baud prit du service dans l'armée. En 1829, il est lieutenant dans les Lanciers de Lithuanie, major de cavalerie en 1849, puis général lieutenant de sa Majesté le Tsar. Il tient garnison dans des villes fort éloignées les unes des autres en qualité d'aide de camp et prend

part aux campagnes du Caucase et de Pologne en 1863 et 1864. A une date que je n'ai pu retrouver, il est nommé Préfet de police à Grodno, importante ville de la Lithuanie, puis commandant militaire à Rossijény, dans le Gouvernement de Kovno.

A une date qui n'a, non plus, pas été conservée, il est anobli, ce qui lui confère le droit de porter le nom de Baud d'Apples. Cette distinction lui est accordée avec plusieurs décorations pour son courage à la guerre et les blessures qu'il y reçoit ; coup de sabre à la figure, épaule cassée par une balle entre autres.

Tous ces honneurs ne lui font pas oublier son village et trouver le temps, à intervalles fort éloignés, c'est vrai, d'y revenir et l'on a conservé le souvenir de deux de ces visites en 1836 et 1851. A cette dernière date il repart pour la Russie accompagné d'un Monsieur Falconnier de Nyon qui fera, lui aussi son chemin dans ce pays, mais reviendra terminer ses jours dans sa ville natale.

En 1837, Henry Baud d'Apples fait un brillant mariage avec la princesse Catherine de Sacken.

Cette dernière faisait sans doute partie de la famille Osten Sacken, d'origine poméranienne, qui fournit des hommes d'Etat et des chefs militaires à plusieurs pays du Nord de l'Europe. Dmitri, comte d'Osten Sacken — 1790-1881 —, fut lui aussi général russe puis membre du Conseil d'Empire. Comme Henry Baud, il fit les campagnes du Caucase et de Pologne.

Catherine Baud de Sacken donna deux enfants à son mari ; une fille, Marie, née en 1839 qui mourut à 18 ans et un fils, Anatole en 1846.

Ce dernier fit aussi sa carrière dans l'armée russe. En 1900 il est général commandant de la Garde, prend sa retraite à cette date et bénéficiant des études de droit qu'il avait terminées à l'Académie juridique militaire, ouvre une étude d'avocat à St.-Petersbourg et plaide à la Chambre du Commerce et au Tribunal Civil.

Lui aussi correspond avec la parenté d'Apples et dans l'une de ses lettres du 15 juillet 1900, rend hommage à la mémoire

de son père décédé en 1876, dont le souvenir de probité et d'honneur a rejailli sur le nom de la famille comme sur celui de la Suisse, en un temps où, en Russie dit-il, les habitudes de l'administration sont assez cupides.

Vint-il à son tour en visite dans son pays d'origine ? Ce n'est pas certain, mais il correspond avec le Commandant Baud son parent éloigné. Il avait lu dans un journal russe sa nomination de Conseiller d'Etat et lui envoie sa photographie d'officier en uniforme de parade.

Par contre sa veuve, née Zalewski, fit en 1911 ou 1912, un séjour à Morgins en Valais et profita de cette circonstance pour venir à Rolle faire la connaissance de ses parentes mesdames Rusillon Baud.

Anatole Baud eut à son tour deux enfants et son fils Georges, né en 1883 était en 1912, officier à Vladivostock.

Une dernière lettre de madame Anatole Baud parvint en Suisse en 1916 et depuis, aucun renseignement, personne n'en sera surpris, n'a pu être obtenu sur sa famille pas plus que sur celle des Lavroff.

* * *

Comme beaucoup de choses en ce monde, la fin de cette histoire est mélancolique. Toutes les suppositions sont permises sur le sort qui, pour ces familles, ont été la conséquence de la Révolution bolchévique. La vision, bien qu'incomplète de ce que fut leur vie pendant trois générations et celles que les circonstances actuelles évoquent, fait naître des comparaisons desquelles se dégagent une involontaire inquiétude.

Je puis dire que j'ai vivement senti tout cela en écrivant ces quelques pages. On s'identifie toujours un peu avec les personnes dont on s'occupe la plume à la main.

Il me semble que je vous vois le jour de votre départ, Jeanne Françoise Baud, sur le perron de la jolie maison d'Apples, presque neuve à cette époque, entourée de tous ceux que vous allez quitter.

Vous êtes blonde, avec un menton volontaire et un front élevé, comme en témoigne le portrait qui reste de vous, ainsi que la ressemblance avec tels de vos arrières-neveux et nièces que j'ai connus.

De grand matin, vous avez, une dernière fois, fait le tour de la maison, du jardin entouré de hauts murs et peut-être êtes-vous montée jusqu'au haut du pré d'où l'on découvre le petit vallon des Combes et la forêt de St-Pierre aux splendides frondaisons. C'est le printemps, on ne part pas en hiver pour la Russie, la nature vous a saluée par tout ce qu'elle pouvait mettre de beauté dans la campagne environnante et, sur la plus haute branche la grive musicienne, le premier oiseau qui chez nous salue le retour de la belle saison, chantait.

Mais vous êtes partie ; avant de monter sur le char à bancs que doit conduire votre père, pour aller rejoindre la diligence à Lausanne, avec votre parent François Henri que vous accompagnez, chacun vous a longuement embrassée ; votre mère, vos frère et sœur Victor et Louise. Enfin, nature déjà forte, vous avez brusqué le départ, refoulant vos larmes, comme chacun sans doute, quitte à leur donner libre cours plus tard.

Puis c'est, à cette époque, le long voyage en diligence par Bâle et Berlin et l'arrivée dans ce grand pays étranger qui, vous ne vous en doutiez guère, allait devenir tout à fait votre nouvelle patrie.

Chaque jour une pensée du pays est allée vous trouver, rencontrant la vôtre, faisant le voyage en sens inverse. Mais peut-être n'a-t-elle jamais été plus vive et profonde que le jour où vous avez mis votre main dans celle d'un compagnon de route.

Ce dernier est aimant et fort, son choix vous honore et il est pour vous synonyme de bonheur, mais il vous fixe définitivement loin du pays natal et vous admet dans une classe sociale augmentant, malgré tout, la distance déjà si grande qui vous en sépare.

Et vous aussi, à votre tour, vous êtes parti, Henry Baud d'Apples, comme vous avez signé la première de vos lettres, parce que sur la terre étrangère, vous avez sans doute tenu à affirmer l'importance de votre commune de bourgeoisie.

Nouvelle séparation pour votre famille mais qui, sachant l'accueil qui vous attend, est une atténuation de peine. Vous êtes déjà un homme et un homme dominé par ces deux sentiments qui sont le partage de beaucoup de jeunes ; la confiance en soi et l'espérance ; le goût des aventures aussi.

Vous êtes grand ; à Mitau votre sœur vous a accueilli, après les premières effusions, en disant : « Oh ! qu'il est grand ! ». Vous êtes par la taille l'ancêtre de trois hommes qui, à leur tour, virent le jour dans la maison d'Apples ; Louis Baud dit Pilon, le fils de votre frère Victor et ses fils.

A peu près soixante ans plus tard, Pilon devenu directeur de la colonie de Payerne recevait dans sa cave, ce salon de tant de Vaudois, à l'occasion de grandes manœuvres militaires, une partie du Conseil d'Etat avec le commandant en chef des troupes mobilisées, qui n'était autre que le colonel Cérésole, lorsque les deux fils de la maison Charles et Louis, deux superbes sergents d'artillerie, vinrent se joindre aux invités. Cantonnés dans les environs, ils avaient profité d'un temps de déconsignation pour venir faire une apparition à la maison.

Père et fils dépassaient de presque la tête la compagnie réunie, aussi Pilon dont on se rappelle le franc parler, presque du sang-gêne, mais qu'on acceptait à cause de sa bonhomie et ses qualités de cordialité et d'hospitalité, se présenta ainsi avec ses fils, aux premiers magistrats du pays :

— Voyez mes petits ! Nous voici trois artilleurs, trois échantillons de l'armée fédérale !

Donc vous aussi, Henry Baud, vous êtes grand et ce sera pour vous un élément de succès. On admirait beaucoup en Russie, la force physique démontrée par une taille avantageuse. Grâce à elle et à l'instruction que vous avez reçue vous réussirez dans cette nouvelle patrie qui vous a accueilli.

La vie des camps, votre mariage avec un princesse, vous ont sans doute un peu séparé, avec les années, du pays natal. Vous y avez été ramené par la pensée, sous l'influence nostalgique qu'on dit se dégager des plaines russes. Les veilles, les chevauchées sans fin dans ces paysages toujours les mêmes, avec leurs

immenses champs de blé et leurs fleuves endormis, vous ont fait faire des comparaisons, tour à tour douces ou douloureuses, avec le village où vivent vos parents, si bien campé au pied de la forêt d'où il domine un des plus lumineux paysages du monde.

Peut-être dans le silence des nuits de garde, aurez-vous entendu les cloches du village sonner pour le culte du dimanche matin ; la grande installée dans le clocher en 1777 et la petite datée de 1564, portant gravée dans son métal, le nom d'un de vos ancêtres, conseiller municipal en ce temps lointain. •

Mais tous deux, Jeanne Françoise et Henry, vous avez emporté dans votre cœur, avec de chers souvenirs, les certitudes qui vous ont soutenus et donné l'espérance d'un revoir avec ceux dont vous avez été séparés dans ce monde.

AD. BESSON.

Notes sur l'Eglise de Begnins¹

Le temple de Begnins, récemment restauré d'après les plans de M. Falconnier, architecte à Nyon, fut probablement fondé dans la seconde moitié du XII^{me} siècle sur les ruines d'un ancien édifice romain — dont on a découvert les substructions au cours de cette restauration, sous le chœur actuel — par l'antique et puissante famille de chevaliers, les nobles de Begnins, cités déjà en 1145 comme donateurs de l'abbaye de Bonmont, fondée

¹ Les deux vues de l'intérieur de l'église de Begnins sont la reproduction, en dimensions réduites, des photographies aimablement mises à notre disposition par M. Falconnier, architecte à Nyon, qui a dirigé la belle restauration de l'édifice (Note de la Rédaction).